



L'espace d'art Zabriskie était autrefois un abribus. Entouré sur trois côtés par des lignes de tramway, son entourage est principalement piéton. Zabriskie Point, le film, tire son nom de Zabriskie Point, un lieu dans la chaîne de montagnes qui constitue le versant est de la Death Valley, un désert de Californie. Zabriskie Point, le lieu, est nommé d'après Zabriskie, la personne, qui a travaillé comme télégraphiste et croque mort avant de connaître une grande réussite dans l'industrie du borax au sud de la Californie à la fin du XIXe siècle.

Entre le film, le lieu, et la personne, on accumule des débris : une pub qui n'a pour vedette que des mannequins ; des températures TRÈS élevées.....et du borax. Zabriskie, l'espace d'art, est donc bien plus que la somme de ses composantes, puisque c'est avant tout un aquarium géant à taille humaine. C'est peut-être là sa principale particularité, en plus de ses accents bleus de restaurant plutôt charmants et d'un plan de sol semblable à celui d'un Mickey Mouse dessiné par un enfant dans Minecraft.

Depuis l'extérieur de Zabriskie on regarde à l'intérieur, et tout ce qui s'y passe est suspendu dans une gelée légèrement réfléchissante, bercé par le tintement des cloches du tram, les lignes jaunes des passages piétons et les piétons.nexs occupé.exs, pour la plupart, à vivre leurs vie. Les reflets de la rue sont projetés à l'intérieur de l'espace, et avec un peu d'imagination et assez de fatigue d'un soir de semaine, on pourrait apercevoir le corps miniaturisé d'un.e passant.ex, déformé par la courbe d'une fenêtre en forme d'oreille de Mickey Mouse et superposé à ce qui se trouve à l'intérieur. Le verre devient à la fois le plus épais et le plus fin des quatrièmes murs. Tout ce qui est exposé à l'intérieur est aussi « réel » que possible, mais s'il fait son travail, il peut teinter tout le reste d'une étrangeté particulière, comme la rémanence d'un film captivant.

C'est, j'imagine, la raison pour laquelle on l'appelle Zabriskie.

Ici, il n'y a pas de proscenium, pas de coulisses, pas de rideaux. Il n'y a pas de préparation, pas de répétition dans l'exposition permanente. À l'intérieur, la seule protection est la coque d'œuf trop transparente de la fenêtre. La personne qui performe est une chose précoce à naître, ambivalente à propos de l'éclosion. Soudainement consciente du mètre cube exact qu'occupe son corps, elle est à la fois figure et fond, fondue et figurée, si pas encore pleinement résolue...

Dans ce sac amniotique, elle itère un corps instable. La dissociation permet l'existence dans l'espace public ; chacun des sens glisse latéralement. Son jean décoloré devient sournoisement rose, sa composition anxieuse trahit la jeunesse de son corps, en l'apprentissage de l'être. Un escapism glitché en boucle, elle incarne un tutoriel abstrait sur l'existence. Ses talons sont éraflés. What's in my bag ? - une tendance Internet qui oscille entre voyeurisme et des rapports parasociaux. Nos écrans n'ont jamais été aussi durs.

Entre la panique et la plus grande assurance, entre le dinosaure et la bourgeoise en décapotable, elle est le sac. Elle est aussi ce qu'il y a dans le sac. Un tour de passe-passe et elle est plongée sous l'eau ; elle secoue ta tête, l'eau s'écoule de ses oreilles, ça y est le son est de retour. Porter, jeter, qu'est-ce que ça signifie? Des itérations discomfortables ; dis-de-un, se défaire, s'effiloche, se démêler, changer et être la même, glisser dans et hors de la reconnaissance comme nager dans l'océan avec les yeux à la surface des vagues. Chaque objet déballé enroule ou déroule une autre obsession désordonnée. La balle de tennis aura le dernier mot.

(Nous n'attendons pas la fin de la performance pour écrire une critique).